Document generated on 04/25/2024 3:31 a.m.

Liberté

« De la prose sur l'avenir de la poésie »

Isabelle Daunais

Volume 39, Number 1 (229), February 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32536ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Daunais, I. (1997). Review of [« De la prose sur l'avenir de la poésie »]. *Liberté*, *39*(1), 163–166.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LIRE EN TRADUCTION

ISABELLE DAUNAIS

« DE LA PROSE SUR L'AVENIR DE LA POÉSIE »

Virginia Woolf, **Lettre à un jeune poète,** *traduit de l'anglais par Jacqueline Délia, Paris, Arléa, coll. « L'Étrangère », 1995, 61 pages.*

En 1931, le poète John Lehmann écrit à Virginia Woolf pour lui demander si la poésie, en ce vingtième siècle de toutes les modernités, est encore possible, encore ouverte, encore capable, après tant de poèmes déjà et devant tant de prose, de concilier les mots avec le monde. Une telle démarche est à tout le moins étonnante. Non que Lehmann ne soit justifié de s'interroger sur les voies de la création au moment même où il veut y engager toute sa vie, ni qu'il soit surprenant de voir l'ombre de ses prédécesseurs sembler bien grande à un jeune poète. Il n'est pas non plus curieux, au fond, de poser la question de l'avenir de la poésie à une romancière : c'est au contraire confronter cette question à un regard « extérieur », désarmé, et dont on peut espérer plus de franchise, ou plus de circonspection, parce qu'ici, pourrait-on croire, la prose n'a rien à perdre.

Non, ce qui étonne, ce qui rend cette demande si inattendue et à la fois si pressante, c'est le lieu même

où elle est formulée : dans une lettre, une lettre de tous les jours, une lettre familière où l'on parle de tout et de rien. Au détour des petits récits et des nouvelles de l'heure, voilà que surgit une question tout à la fois immense et humble : « Écrivez-moi, je vous en prie, pour me dire où va la poésie – à moins qu'elle ne soit morte[1] ? » Entre cet extrême de « l'universel reportage » et un langage quasi disparu, entre la discrétion toute simple de la requête et son enjeu, l'écart semblerait incommensurable. Que peut en effet une lettre pour la littérature, que peuvent les mots de tous les jours, qui servent à décrire la vie tout près, pour ceux qui cherchent à dire des mondes ou des liens impensés ? Comment combler la distance entre deux lieux *a priori* si différents et faire en sorte qu'en un point ils se rejoignent ? Et dans cette poste à un sou (la *penny post*) où l'écriture même menace de ne pas compter – « après tout, ceci n'est qu'une lettre[2] » s'excuse Virginia Woolf dans sa réponse à Lehmann –, où trouver l'espace pour entrevoir l'avenir de la poésie ?

Sans doute la lettre et le poème peuvent-ils décrire les mêmes choses, « pour être bref et, probablement, imprécis ? – disons la vie[3] ». La poésie est tout entière dans le monde, et proche de lui, rappelle Virginia Woolf qui invite Lehmann à fuir le lyrisme des singularités et des exceptions, tout autant que la froideur des abstractions, au profit de liens plus immédiats, plus étonnés et surtout plus subtils entre les mots et la réalité. « Voilà probablement votre tâche, l'enjoint-elle, trouver la relation entre des choses apparemment incompatibles et qui possèdent cependant une mystérieuse affinité. »

1. Virginia Woolf, *Lettre à un jeune poète*, p. 28.

2. *Ibid.*, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 37.

L'avenir de la poésie est en quelque sorte au coin de la rue, dans cet extérieur intime de la vie qu'on trouve dans les lettres mais qu'il s'agit de multiplier, de proposer autrement et davantage. Il faut, poursuit Woolf, « absorber sans crainte chaque expérience et la saturer au point que votre poème, de fragmentaire qu'il était, devienne un tout. Retraduire la vie en poésie et nous offrir ainsi, à nouveau, de la tragédie, de la comédie, avec des personnages non pas développés comme dans un roman, mais ramassés, synthétisés de façon poétique[4]. » La poésie ne serait pas étrangère à ce qu'on écrit dans les lettres tout simplement parce qu'elle est avant toute chose littérature, c'est-à-dire, pour Virginia Woolf, parce qu'elle donne à voir et à sentir la vie.

Si la lettre et le poème peuvent tout aussi légitimement évoquer « Mrs. Gape, le bateau de la Manche ou Miss Curtis dans l'omnibus[5] », la distance qui les sépare est ailleurs, et plus irréconciliable. Virginia Woolf la rappelle par la retenue qui accompagne sa réponse tout au long, par la « façon poétique » qui ne sera jamais expliquée, par le droit, presque à chaque page réclamé, de ne pas se prononcer. Cette différence peut se résumer ainsi : dans la lettre, l'écriture menace de tout défaire, précisément parce qu'elle est au ras du réel. Et pour Woolf, cette menace pèse sur la poésie comme l'un de ses plus grands dangers. Évoquant les poèmes de Wystan Hugh Auden, qui use du « langage de tous les jours[6] », elle a l'impression de voir les vers se rompre, et ne plus laisser autour d'eux que des morceaux épars, les mots n'ayant pas su tenir le réel en « un objet bien

4. *Ibid.*, p. 52-53.

5. *Ibid.*, p. 47.

6. *Ibid.*, p. 40.

rond, complet, tout d'une pièce[7] ». Tout l'écart repose dans ce que la littérature ne se fait pas avec le réel, mais à partir du réel et en quête du réel, à la fois en amont et en aval de l'objet qui la fonde. La distinction est grande : pour Virginia Woolf, sauver la poésie, ce n'est pas la sauver du monde extérieur, de l'immédiat, de la proximité, c'est la sauver de ce que peut dire une lettre du monde extérieur, de l'immédiat, de la proximité. Autrement formulé, il ne s'agit pas de sauver la poésie du réel, bien au contraire, mais de sauver l'écriture du réel, de sauver les mots du réel, qui menace de les briser.

Et ici l'on s'interroge, car Virginia Woolf la romancière n'a peut-être pas rien à perdre. Déjà elle a refusé de distribuer entre prose et poésie, entre roman et poème, ce qui relève du réel et ce qui s'en abstrait. La distance des mots peut ne pas appartenir uniquement au domaine de la poésie et « la relation entre des choses apparemment incompatibles et qui possèdent cependant une mystérieuse affinité » être le but que poursuit *toute* littérature. Il s'agirait alors d'inverser la proposition : non pas savoir ce que l'on peut « écrire » pour sauver la poésie, mais savoir comment la poésie peut à son tour sauver la poste à un sou, c'est-à-dire sauver cela même qui s'écrit dans les lettres et qui n'est rien d'autre que la réalité, nombreuse et simple, autour de nous.

7. *Ibid.*, p. 41.